

# PETITE BIBLIOTHÈQUE N° 99

(SUPPLÉMENT À LA « LETTRE DES AMIS » N° 160)

## LES SORCIÈRES, OCCULTISTES, FÉES ET AUTRES MAGICIENS

(Deuxième partie)

Association  
**Les amis des archives**  
de la Haute-Garonne



Par  
Antoine FÉLICIEN  
Roland GENSAC  
et  
Pierre LÉOUTRE



## I. LES SCIENCES OCCULTES

Les sciences occultes sont un ensemble de doctrines et de pratiques représentant généralement un caractère plus ou moins ésotérique, et reposant sur la croyance en des influences, des forces que la connaissance rationnelle serait impuissante à expliquer ; ces sciences sont essentiellement l'astrologie, l'alchimie, la divination, etc., et elles représentent souvent les premiers balbutiements de sciences rationnelles. L'activité littéraire de l'écrivain français du XXe siècle René Daumal, par exemple, est indissociable de ses expériences d'ascèse mystique, marquées par l'occultisme puis l'ésotérisme. Un occultiste célèbre est Alexandre, comte de Cagliostro, aventurier et charlatan italien qui parcourut l'Europe et fut très populaire à la cour de France. Mêlé aux mouvements occultistes et maçonniques, compromis dans l'affaire du Collier, il fut expulsé de France vers l'Italie, où il fut condamné à mort comme franc-maçon (1791) ; sa peine fut commuée en emprisonnement à vie. Moins d'un siècle plus tard, l'occultiste français Allan Kardec fonda le spiritisme ; il est l'auteur du *Livre des médiums* (1861). Un ancien diplomate soviétique, Vladimir Fedorovski, a même écrit en 1996 un ouvrage sur les activités ésotérique d'une section d'un service de renseignement russe, le NKVD, et un homme aussi éminent que Roger Wybot, patron du contre-espionnage français de 1944 à 1958, était passionné par l'hypnotisme et le spiritisme.

Citons maintenant Balzac qui, dans sa nouvelle intitulée "Les comédiens sans le savoir" (1845) décrit un "mystère des sciences occultes" : un provincial alla consulter à Paris Madame Fontaine, sybille habitant vieille rue du Temple, qui logeait au troisième étage d'une des plus vieilles maisons de la rue, auquel on accédait par un "escalier aux marches palpitantes" ; cette femme, Madame Fontaine, qui lisait les lignes de la main et tirait les cartes, possédait une poule noire à sa droite, Bilouche, qui becquetait les grains lancés au hasard sur les cartes par le consultant ; à gauche de la femme, un gros crapaud appelé Astaroth se traînait quant à lui sur les cartes pour aller chercher la nourriture que le client lui tendait ; et grâce à ses deux acolytes, "la terrible Madame Fontaine" ne se trompait presque jamais dans ses prédictions ; elle pouvait aussi tout deviner de la vie passée de son client. Cette femme était décrite par Balzac - qui pourtant n'était pas un homme misogyne - comme une "atroce petite vieille poussive, édentée, aux lèvres froides, au nez camard, aux yeux blancs" (ou gris, d'une "immobilité fatigante"), à la face desséchée (au nez rentré, barbouillé de tabac) ; son "corps, une espèce de manche à balai, décevement couvert d'une robe, jouissait des avantages de la nature morte" ; pourtant, lorsqu'elle faisait ses prédictions, sa prunelle "s'était animée, il y passait un rayon jailli des profondeurs de l'avenir ou de l'enfer". Cependant, malgré ses pouvoirs, "madame Fontaine, qui prédisait l'avenir huit fois sur dix, n'a jamais su qu'elle perdrait sa mise à la loterie", et cette incapacité à prévoir pour soi-même était l'un des plus grands mystères des sciences occultes : le rival de madame Fontaine, "un homme doué du don de divination par les cartes, et qui s'adonnait à des pratiques criminelles, n'a pas su se tirer les cartes à lui-même et voir qu'il serait arrêté, jugé, condamné en cour d'assises" ; le héros de Balzac précise qu'il "en est ainsi en magnétisme", dont il a aussi entendu parler car "pour pouvoir rire de tout, il faut tout connaître" !

On trouve aussi une sorcière chez Rabelais ("Le Tiers livre des faicts et dits héroïques du bon Pantagruel", chapitre XVII, octobre 1545), la Sibylle de Panzoust : "*la vieille estoit mal en poinct, mal vestue, mal nourrie, édentée, chassieuse, courbassée*" ; pour répondre à Panurge qui l'interrogeait sur son avenir, elle fit tourner "*troys vieulx fuseaulx*", puis "*print ses dividoueres, et par neuf foys les tourna*" ; ensuite, elle "*feist trois tours de balay par la cheminée, jecta on feu demy fagot de bruiere, et un rameau de laurier sec. Le consydera brusler en silence, et veid que bruslant ne faisoit grislement ne bruyt aucun. Adoncques s'escria espovantablement, sonnans entre les dents quelques mots barbares et d'estrange termination...*".

## La mancie

La mancie est une science divinatoire, l'une des sciences occultes ; cet exercice de la divination, ou mantique, était utilisé par un divinateur ou une divinatrice, soit par intuitions, soit par diverses pratiques. Les notions asiatiques de yin et yan auraient d'abord été utilisées comme repères astronomiques, symboles du calendrier, puis emblèmes de divination (yin, le pair ; yang, l'impair) ; elles commencèrent à prendre un sens philosophique vers le milieu du Ve millénaire avant J.-C. avec le *Yi king* (ou *Livre des mutations*, ouvrage important de la culture chinoise traditionnelle, manuel pratique de divination) qui qualifie le yin de principe négatif et le yang de principe positif ; quant aux romains, ils se servaient beaucoup de la divination, tant pour les activités publiques (les futurs empereurs) que pour leurs affaires privées. Cette faculté de deviner le futur et d'explicitier des pressentiments a donné lieu à plusieurs types de divinations) :

- la cartomancie, à partir des cartes à jouer, par exemple le grand jeu de tarots pour dire la bonne aventure ; ou encore la réussite, un jeu solitaire consistant à combiner ou à retourner des cartes selon certaines règles, qui est parfois utilisé comme procédé de divination ;

- la chiromancie (prédiction de l'avenir et du caractère des personnes par l'étude des lignes de leurs mains) ; en chiromancie, le mont est une éminence charnue située sous chaque doigt dans la face interne de la main (par exemple, le Mont de Jupiter) ;

- l'hydromancie (prédiction de l'avenir à partir de l'eau) ;

- l'arithmomancie (divination par les nombres) ;

- la géomancie (au moyen de figures formées par de la terre ou des cailloux jetés au hasard sur une surface plane) ;

- la nécromancie (évoquant et conversation avec les défunts) ;

- l'oniromancie (divination par les songes) ;

- l'omithomancie (divination par le chant ou par le vol des oiseaux), etc.

Avec le personnage de Panurge, nous avons vu que Rabelais tourna en dérision la puissance supposée de la superstition, et l'écrivain du XVI<sup>e</sup> siècle a complété cet inventaire des sciences divinatoires par quelques autres comme la métoposcopie (science de lire la forme du front), la pyromancie (divination par le feu), la catoptromancie (par le miroir), l'astrogalomancie (par les osselets), la capnomancie (par la fumée)... procédés divers qui n'arrivent pas à donner à Panurge ce qu'il souhaite, à savoir une prédiction favorable !

## Les astrologues et les voyantes

L'astrologie est l'étude de l'influence, réelle ou supposée, des astres sur le comportement de l'homme et des groupes sociaux, ainsi que sur leur destinée. L'astrologie est pratiquée depuis la plus haute antiquité et a servi d'élément moteur au développement de l'astronomie, avec laquelle elle s'est longtemps confondue. Signalons un terme français du XIII<sup>e</sup> siècle, aries (du latin *aries*, bélier), qui apparaît dans les *Singnes dou Cyel* : "quant la lune est en aries, ne fait pas bon marier". L'astrologie utilise l'horoscope, qui est un document astrologique représentant les signes du zodiaque (décomposition de l'espace en douze parties égales dans le plan de l'écliptique), sur lequel on reporte la position des planètes à un moment et en un lieu donnés, ceux de la naissance d'un sujet en particulier, dont on dresse un horoscope ; certains astrologues prétendent pouvoir prédire l'avenir à partir de ce document astrologique. L'astrologie est pratiquée de façon universelle, et l'on peut citer l'exemple du Vêda (mot sanskrit signifiant "savoir"), qui désigne d'une façon générale les Écritures sacrées du brahmanisme, et où l'astrologie apparaît parmi d'autres "sciences appliquées" des textes sacrés.

Nous pouvons évoquer quelques astrologues célèbres, comme Jean Pic de la Mirandole, humaniste et philosophe italien d'expression latine. Homme d'une érudition considérable, il publia à vingt-trois ans les *Conclusiones philosophicæ, cabalisticæ et theologicæ* (qui montraient dans le christianisme l'aboutissement de tous les courants de pensée antérieurs), et fut déclaré hérétique en 1487. S'étant réfugié en France, il y fut emprisonné, puis revint à Florence, auprès de Laurent le Magnifique, et fréquenta Savonarole. Il travaillait à un grand ouvrage sur l'astrologie judiciaire lorsqu'il mourut, très certainement empoisonné par son secrétaire, Cristoforo De Casalmaggiore (l'expression un Pic de la Mirandole signifie "un homme pourvu d'un savoir universel", à une époque où cela était encore imaginable). Francesco Prelati effectuait pour sa part des évocations diaboliques à la demande de Gilles de Laval, baron de Retz, maréchal de France (1429) et compagnon de Jeanne d'Arc, qui fut lui-même convaincu de sorcellerie, puis pendu et brûlé après un procès retentissant. Mais le plus connu, en tous cas de nos jours, est Michel de Nostre-Dame, dit Nostradamus, médecin et astrologue français, auteur des *Centuries astrologiques* (1555), recueil de quatrains exprimant des prédictions obscures ; appelé à Paris par Catherine de Médicis, il fut médecin de Charles IX. Jérôme Cardan (mort à Rome en 1576), mathématicien, médecin et astrologue italien, inventa pour sa part la suspension qui porte son nom et résolut l'équation du troisième degré. Quant à Cosimo Ruggieri, astrologue florentin, conseiller de Catherine de Médicis qu'il suivit en France, il fut accusé de complot en 1574, et condamné aux galères ; gracié, il publia, après 1600, des almanachs célèbres ; ce fut lui qui lança en France puis en Europe la sinistre mode des figurines de cire percées de coups d'épingle - pratique qui existait depuis le XIII<sup>e</sup> siècle -.

Les astrologues furent (et sont encore) écoutés et fréquentés, mais parfois aussi moqués, et ce dès le XVI<sup>e</sup> siècle ; par exemple, Panurge, le héros de Rabelais, lorsqu'il voulut se marier, fit appel à de nombreux conseillers, dont l'astrologue Her Tripa et le médecin Rondibilis, qui étaient plus bornés les uns que les autres. Quant au professeur de droit et poète Blaise d'Auriol, de Castelnaudary, il fut raillé par ses adversaires, en 1524, car il aurait fait construire un vaisseau en prévision d'un Déluge annoncé par des astrologues<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Philippe Wolff, *op. cit.*, p. 215.

L'astrologue interprète, la voyante devine ; ces pratiques (à but parfois très lucratif) existent toujours, même si les prévisions les plus attendues du grand public sont celles de la Météorologie... Prédire aujourd'hui, en termes rationnels, c'est annoncer ce qui doit arriver par conjecture, raisonnement ou d'après des observations scientifiques, par exemple une éclipse. Pour sa part, le voyant - ou plus souvent la voyante extra-lucide - est celui qui perçoit ce qui échappe à la conscience normale, comme l'avenir ou les pensées d'autrui, il est doué de la faculté de connaître et de saisir par l'esprit (la seconde vue, ou don de double vue est la faculté de voir mentalement ce qui n'est pas dans le champ de perception physique). Eleonora Dori, dite Galigai, favorite de Marie de Médicis, sur qui elle exerça une grande emprise, tomba en disgrâce après l'assassinat de son époux, Concini, et fut exécutée comme sorcière à Paris en 1617. Un autre exemple célèbre de voyante est Catherine Monvoisin, dite la Voisin, une sage-femme française ; avorteuse, voyante, pratiquant la sorcellerie, elle fut mêlée à l'Affaire des poisons, arrêtée (1679) et brûlée vive. Cette Affaire des poisons est une affaire criminelle qui débuta vers 1675 avec l'arrestation de la marquise de Brinvilliers, exécutée en 1676. Menée par La Reynie, l'enquête mit au jour une organisation criminelle (usage de poisons, messes noires, avortements) ; de hauts personnages de la cour (dont Mme de Montespan) furent compromis. Louis XIV, inquiet de l'extension de l'affaire, fit arrêter la procédure publique de la Chambre ardente créée en 1679. Trente-quatre accusés furent exécutés, parmi lesquels la Voisin (c'est à partir de l'édit promulgué par Louis XIV en 1682, mettant un terme à ce scandale, que la répression contre les ensorceleurs et les sorcières se fit moins féroce).

Une étude récente<sup>2</sup> évalue à cent mille le nombre en France des professionnels des arts divinatoires (voyance, parapsychologie), avec plusieurs millions de consultations par an ; outre les activités traditionnelles (cabinets pour les entretiens, conseils par téléphone, articles dans les journaux, produits dérivés contre "le mauvais sort", sites sur Internet, etc.), cette profession en expansion travaille à sa moralisation, avec par exemple la création d'une association comme l'Institut National des Arts Divinatoires (INAD), qui dispose d'un serveur sur Minitel consultable par les associations de consommateurs. Cette croissance, surveillée de près par les pouvoirs publics en raison des possibilités d'escroquerie, serait due à un besoin d'irrationnel du public dans un contexte social et économique perturbé, auquel des professions médicales comme les psychiatres et les psychanalystes n'ont pas vocation à répondre. Cette même étude souligne cependant la vacuité du cliché opposant la crédulité populaire aux élites éclairées, puisqu'il est de notoriété publique que de nombreux chefs d'Etat, dans le monde entier, complètent leur opinion "outre les notes d'experts ou les rapports des services secrets", par l'avis de divers mages ou voyantes : Elisabeth Teissier, célèbre astrologue, conseilla des personnalités aussi éminentes que François Mitterand, Juan Carlos ou Helmut Kohl ; marabouts et féticheurs font partie du décor des palais présidentiels africains, et le Président tunisien Habib Bourguiba se faisait tirer les cartes par une voyante lorsqu'il le jugeait nécessaire ; l'épouse de l'ancien Président américain Ronald Reagan consultait un voyant, Joan Quingley, et faisait part de ses observations à son mari ; Leonid Brejnev avait installé une voyante au Kremlin, qui prodiguait ses conseils à plusieurs membres du Politburo ; quant à Boris Eltsine, il ne dédaigne pas l'avis des mages et des voyantes de l'Académie russe d'astrologie. En somme, le rationalisme n'a pas mis fin à des pratiques traditionnelles qui peuvent paraître étonnantes, même si elles sont incontournables dans la mesure où elles existent ; on peut simplement souhaiter que les

---

<sup>2</sup> Lakhdar Belaïd, Patrick Girard et Véronique Meutay, "L'irrationnel : un business en plein boom. Voyance, les Français ont-ils perdu la boule ?", Hebdomadaire *L'Événement du Jeudi*, 19 mars 1998, pp. 29-34.

destinataires de ces prédictions (qui peuvent être la source évidente de manipulations) en retirent un usage bénéfique, pour eux-mêmes ou pour autrui.

La même étude journalistique rappelle que "jusqu'à Henri IV, chaque souverain français avait son astrologue, Guido Aretinus pour Robert le Pieux, Richard de Hautefeuille pour Philippe Auguste, Bonet de Perpignan pour Saint-Louis, Pierre de Gennes pour Philippe Le Bel, Nostradamus ou Cosme Ruggieri pour Catherine de Médicis. Quant à Du Guesclin, il eut tant à se féliciter des sages conseils de Tiphaine Ragueneil... qu'il l'épousa" ; sans oublier, bien entendu, le Général de Gaulle : lui "qui avait pour mentor astral un certain Regulus, savait égayer ses conférences de presse en jetant à des journalistes curieux un célèbre : "Je ne suis pas Madame Soleil", qui ne fut pas sans rehausser l'aura de celle-ci !"

### **La métapsychique**

La métapsychique, ou parapsychologie, est l'étude des phénomènes psychiques inexplicables en l'état actuel de la science (télépathie, prémonition). Les parapsychologues classent habituellement les "événements" étranges qu'ils étudient de la façon suivante selon deux catégories : tout d'abord, la perception extrasensorielle, l'appréhension immédiate d'un donné matériel (clairvoyance, prémonition) ou mental (télépathie) ; ensuite, l'apparent rapport de cause à effet qui s'établit entre les contenus mentaux d'un sujet et la matière inerte ou vivante, déplacée ou modifiée (télékinésie) : déformation d'objets métalliques à distance ou par effleurement ; impression à distance d'une pellicule photographique, d'une bande magnétique, etc. Citons d'autres "événements" : les polthergeist raps (terme allemand signifiant "esprits frappeurs") "frappent" mais aussi provoquent l'apparition, la disparition, le déplacement d'objets dans un lieu "hanté" ; des personnes parlent ou écrivent soudainement une langue qu'elles ignorent ; des médiums reproduisent parfaitement un tableau de maître ; d'autres produisent un ectoplasme.

### **L'hypnotisme**

L'histoire de l'hypnotisme commence avec Mesmer, qui publia, en 1779, son mémoire sur le magnétisme animal. Les principaux procédés employés pour plonger un malade dans le sommeil hypnotique sont : la fixation du regard, l'occlusion des paupières, avec ou sans pression des globes oculaires, la production d'un bruit soudain, d'une lumière vive, la suggestion (commandements énergiques, persuasifs et répétés de dormir) ; Charcot décrit trois états distincts. Cette méthode est historiquement à la naissance de la psychanalyse : le français Hippolyte Berheim avait initié Freud au traitement hypnotique en 1889 ; mais celui-ci, médiocre hypnotiseur, eut l'idée de remplacer l'interrogatoire hypnotique par la méthode des associations libres, fondant ainsi la psychanalyse<sup>3</sup>.

<sup>3</sup> Sigmund Freud s'intéressa beaucoup aux phénomènes paranormaux, l'occultisme, la sorcellerie en général et le personnage de la sorcière en particulier (Michel Baron, "S'occuper des têtes, c'est s'occuper des démons", *Revue Humanisme*, N° 236-237, décembre 1997, pp. 126-139).

## 2. LA FÉERIE ET LA MAGIE

Nous avons vu comment les Inquisiteurs du Moyen Age opérèrent pour transformer la jolie fée blonde en affreuse sorcière, à la fois pour réprimer socialement les femmes, et pour affirmer un modèle culturel plus puissant et centralisateur. Cherchons alors à retrouver ce personnage de la fée, qui s'inscrit dans l'ensemble imaginaire et fantastique médiéval. L'historien d'art Jurgis Baltrusaitis, spécialiste de l'art roman, étudia particulièrement la mythologie et l'imaginaire, par exemple dans *le Moyen Age fantastique* (1955) ; cette période, généralement mal considérée en Europe (invasions des vikings et des sarrasins, féodalités pesantes, obscurantisme religieux) a traduit ou compensé l'époque par les sciences alchimistes, ainsi que par un développement du merveilleux et de l'imaginaire, parfois monstrueux, souvent héroïque et féerique.

### L'alchimie

En termes magiques, le Moyen Age est marqué par l'alchimie, une science occulte qui en se fondant sur un symbolisme minéral et planétaire issu d'une tradition ésotérique, cherchait à établir des correspondances entre le monde matériel et le monde spirituel (comme les théurges de l'antiquité, qui cherchaient à communiquer avec les esprits), et à découvrir la pierre philosophale ; cette dernière, selon les alchimistes, pouvait transmuter en or les métaux vifs. Mais c'est la Littérature dans ses formes variées qui nous livre les meilleures clefs de l'imaginaire magique : le Jeu, la Chanson, le Roman et la Poésie, les légendes.

### Le jeu

Aux XIIe et XIIIe siècles, le Jeu fut un drame liturgique en latin, mais aussi une pièce de théâtre profane dont le public était composé de bourgeois cultivés. *Le Jeu d'Adam* (vers 1150-1170), fut le premier drame écrit en français. *Le Jeu de saint Nicolas* de Jean Bodel (vers 1200), était empreint d'épique et de merveilleux : une statuette vient en aide à un émir sarrasin qui retrouve un trésor volé et se convertit. *Le Jeu de Robin et Marion d'Adam de La Halle* (1275), était une idylle pastorale aux accents comiques ; *le Jeu de la feuillée*, du même auteur (1276), raconte l'histoire suivante : devant quitter Arras et sa femme pour Paris, un étudiant, Adam, rencontre des fées lors d'une fête. Signalons enfin *le Jeu de Ste-Agnès*, un mystère occitan (XIVe-XVe siècles) consacré au martyre de la jeune fille.

### La chanson

La chanson apparaît, en France, à partir de la fin du XIe siècle, comme poème lyrique composé et chanté par les trouvères (en langue d'oïl) ou des troubadours (en langue d'oc). La Chanson de geste est un poème épique en langue romane (dialectes d'oïl ou d'oc), célébrant les héros de l'histoire ou de la légende. Apparues en France au XIe siècle, les chansons de geste, composées ou interprétées par des trouvères et des troubadours, connurent un succès éclatant jusqu'à la fin du XVIe siècle et se répandirent dans toute l'Europe, qui les imita. Elles sont ordinairement composées de vers de 10 syllabes, d'abord

assonancés, puis rimés et distribués en laisses ou couplets monorimes d'un nombre de vers indéterminé. Le vers de 12 syllabes, ou alexandrin, s'imposa à partir du XIII<sup>e</sup> siècle. Aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, les poèmes sont mis en prose et se chargent d'épisodes romanesques. Près de cent chansons de geste nous sont parvenues.

Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, on les classa en cycles relatifs à un héros. On distingue le cycle français et le cycle antique, dont les récits sont relatifs à Troie, à Alexandre, à César, etc. ; quelques œuvres échappent à cette classification. On réserve le nom de chanson de geste aux poèmes du cycle français ; les œuvres des autres cycles sont des romans ; nous verrons un peu plus loin le roman breton, qui conte les histoires d'Arthur et des chevaliers de la Table ronde, et où apparaissent principalement les fées. Les poèmes du cycle français forment trois grands groupes : *La Geste de Charlemagne*, dite aussi cycle carolingien ; *La Geste de Guillaume d'Orange ou de Narbonne*, qui raconte l'histoire merveilleuse de Guillaume, comte de Toulouse : il arrêta les Sarrasins à la bataille de l'Orbiu en 793 et mourut au monastère de Gellone (aujourd'hui Saint-Guilhem-le-Désert) ; *La Geste de Doon de Mayence*, qui a pour chanson principale Renaud de Montauban, l'un des quatre fils d'Aymon de Dordogne.

Outre ces trois gestes, citons les *poèmes des Lorrains* (Lohenrins), dont le principal héros est Garin, et qui a donné le *cycle de Garin de Montglane* ; *Raoul de Cambrai*, féodal courageux mais brutal ; *Ami et Amile*, où Dieu ressuscite les deux enfants d'Amile que celui-ci avait égorgés pour guérir dans leur sang Ami, atteint de la lèpre. Existe encore un cycle de la Croisade : *Les Chansons d'Antioche* et *Chanson de Jérusalem*, dont le héros est Godefroi de Bouillon et, enfin : *Giraut de Rassilho*, composé en langue d'oc au XII<sup>e</sup> siècle ; *Aymeri ou Aimeri de Narbonne*, un poème (4 708 vers) du début du XIII<sup>e</sup> siècle attribué à Bertrand de Bar-sur-Aube : chargé par Charlemagne de prendre Narbonne aux Sarrasins, le jeune Aymeri (petit-fils de Garin de Monglane) se couvre de gloire, puis convoite, de loin, la sœur du roi des Lombards, qu'il rejoint à Pavie et obtient. Victor Hugo reprit le personnage (Aymerillot) dans *la Légende des siècles*.

### La Poésie courtoise

Au guerrier dont les chansons de geste vantent les exploits tend à se substituer le chevalier des romans (en vers, parfois mêlés de prose) à partir de la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Ainsi, le roman breton s'attache aux chevaliers, réunis autour du roi "breton" (britannique) Arthur : Lancelot, Perceval, etc., et à la chanson de geste succède la chanson d'amour. Le plus grand poète est Chrétien de Troyes, qui traita le fonds breton (dit aussi arthurien) ainsi que la légende de Tristan et Iseult. Citons aussi parmi les principaux auteurs de chansons d'amour le troubadour toulousain Guilhem Montanhagol (1229-1258). De Provence, la chanson gagna l'Italie (cansoniere), où Dante célébra de multiples troubadours.

### Les fées

La fée est un être féminin imaginaire, le plus souvent bienveillant, doué d'un pouvoir magique. Dotée, comme le magicien et quelquefois la sorcière, d'une baguette magique (pour exercer ses enchantements, ses charmes et ses vœux, par exemple au chevet d'un nouveau-né, ou bien lors d'une rencontre fortuite près d'une source ou dans une forêt), elle a donné lieu à de multiples contes, où le merveilleux tient une grande place ; les

pouvoirs magiques des fées étaient presque toujours suspendus le samedi, jour où elles erraient en essayant d'échapper au regard des gens - d'où la croyance de leur métamorphose dans des animaux, des arbres ou des objets - . La fée est très habile (avoir des doigts de fée) et c'est une femme pleine de charme qui cherche souvent à mettre à l'épreuve les hommes, pour finalement leur donner ce qu'ils désirent.

*Fata*, qui a amené la fée, est la divinité du destin : Thémis, dans la mythologie grecque, est la déesse de la Loi et de la Justice ; fille d'Ouranos et de Gaïa, l'une des épouses de Zeus, elle donna naissance aux Moires, aux Heures, à Astrée et aux nymphes de l'Éridan ; la Moire représente chacune des trois divinités présidant à la destinée : Clotho, Lachésis et Atropos, qui coupait le fil de la vie. Elles correspondent aux Parques dans la mythologie romaine, trois divinités nommées Nona, Decima, Morta. La fée, héritière des représentations antiques de la destinée, est liée à la nature ; on appelle par exemple Cheminée de fée (ou demoiselle coiffée) une colonne argileuse dégagée par l'érosion et que protège un chapeau de roche résistante, par exemple dans le Cappadoce, ancien pays d'Asie Mineure, aujourd'hui en Turquie. Certaines civilisations du Néolithique et de l'Age du Bronze ont élevé des monuments funéraires formés de très gros blocs ; et le plus grand des menhirs, à Locmariaquer, en Morbihan, aujourd'hui renversé, qui mesure 20,50 mètres et pèse 347,5 tonnes, se nomme Mané-er-Hroëk (la pierre des fées). Traces d'anciens cultes ou de cérémonies funéraires, les druidesses ont pu représenter les ancêtres des fées dans l'ancienne Gaule, ainsi que les nymphes des fontaines, des montagnes et des forêts ; d'autres historiens trouvent l'origine des fées du Moyen Age dans les Valkyries scandinaves ou les Péris de l'Asie occidentale. Quoi qu'il en soit, en 1112, le *fe*, ou *fed*, est un démon, un diable, ou un homme de condition humble (le *malfé* le diable ou un démon) ; une *fee* est une fée ou une sorcière (*Voyage de Charlemagne*, début du XIIIe siècle), et la *deee* une déesse ou une fée (1170) ; l'adjectif *faé* ou *féé* veut dire *magique* ou *enchanté* (le poème anglo-normand *Guy de Warwick*, au XIIIe siècle, évoque *Un halberc out qui est faé*, un logis enchanté). Le verbe *faer* ou *feer* (1160), qui provient du latin *fatare*, signifie *enchanter*, *ensorceler*, ou bien *enlever par des enchantements* ; au XIIIe siècle, *faerie* est une parole enchanteresse, ou une puissance magique ; au XIIIe siècle, les termes *faement* et *faison* représentent un enchantement.

C'est surtout avec le Roman breton que les fées apparaissent. Le Roman breton est un cycle épique du Moyen Age, d'après des légendes et des traditions celtiques de Bretagne et de Grande-Bretagne relatives au roi Arthur et aux preux chevaliers qui l'entourent. Arthur est un roi semi-légerendaire celte du Sud de l'Ecosse qui combattit les Angles (fin du Ve-début du VIe siècles), lesquels repoussèrent les Celtes vers le pays de Galles. S'inspirant, dans les années 1170-1180 du *Roman de Brut*, Chrétien de Troyes développa, en octosyllabes, la matière bretonne dans des romans courtois ; il para de merveilleux tous les épisodes : Arthur réunit autour d'une Table ronde ses chevaliers, considérés comme ses pairs ; épris d'honneur, le chevalier combat pour sa dame, défend les faibles, se lance à la conquête du Graal. A la fin du XIIe siècle ou au début du XIIIe siècle, Robert de Boron (très mal connu), dans *l'Estoire dou Graal*, fit de cet objet mystérieux le calice dans lequel Joseph d'Arimathie recueillit le sang du Christ.

Brocéliande, la forêt légendaire de Bretagne, parfois identifiée à l'actuelle forêt de Paimpont (Ille-et-Vilaine), était le séjour de la fée Viviane et de l'enchanteur Merlin dans les romans de la Table ronde. Merlin l'Enchanteur, que Viviane avait rencontré dans la forêt de Brocéliande, s'en éprend et l'initie aux secrets de la magie : elle devient une fée. Geoffroi de Monmouth a consacré à ce magicien légendaire *les Prophétie de Merlin* (1134)

et *la Vie de Merlin* (vers 1140). Robert de Boron (*Merlin*, poème du XIII<sup>e</sup> siècle) l'associe étroitement à la légende d'Arthur (roi auquel Merlin suggère de créer l'ordre des chevaliers de la Table ronde) et raconte ses amours avec Viviane. Lancelot du Lac, élevé par la fée Viviane (la mystérieuse Dame du lac qui révèle au jeune Lancelot les règles de la chevalerie), est le chevalier courtois par excellence.

La fée Morgane est un autre personnage fabuleux des romans du cycle breton. *L'Amour des trois oranges* (une fable théâtrale de Carlo Gozzi, en 1761, où la fée Morgane réalise de nombreuses métamorphoses, en concurrence avec le magicien Celio), inspira un Opéra à Prokofiev, créé à Chicago en 1921. Les fées prolongèrent leur existence littéraire, par exemple chez le poète lyrique anglais Edmund Spenser, qui est l'auteur d'une monumentale épopée allégorique, intitulée *la Reine des fées* (1590-1596) ; et Marie Catherine Le Jumel de Barneville, comtesse d'Aulnoy, est surtout connue par ses contes de fées (*les Fées à la mode*, 1697). Dans les contes de Perrault (XVII<sup>e</sup> siècle), surgit Carabosse, une fée malfaisante et contrefaite. Enfin, une gentille fée apparaît dans le roman de l'Italien Carlo Collodi (1883) : *Pinocchio*, turbulente marionnette fabriquée par Geppetto et à laquelle cette fée a donné la vie, mais dont son nez s'allonge quand il ment (en 1972, la fée fut interprétée dans une adaptation cinématographique de Luigi Comencini par Gina Lollobrigida).

Les dénominations de fées variaient selon les provinces, mais les termes de *dames*, *bonnes dames*, *dames blanches* ou *filandières* (parce qu'on les imaginait consacrer une bonne partie de leur temps à filer), sont les plus fréquents. Elles étaient aussi *femmes célestes* dans le Béarn, la fée *Esterelle* en Provence (qui guérissait la stérilité féminine), la fée *Abonde* (qui la nuit répandait les richesses dans les maisons), *la dame verte* (qui veillait sur les prairies en Franche-Comté) et la fée *Avril* (qui veillait sur les chaumières)...

## La magie

Charmes et philtres font partie de l'univers de la magie féérique et de la sorcellerie ; une ansioine, par exemple, apparaît en 1200 ; il s'agit d'une herbe merveilleuse, d'origine exotique, capable de rompre un enchantement. *L'isselite* est une sorte de pierre précieuse imaginaire ; *l'eslissir* (1265), l'élixir, provient du terme arabe al iksir, la pierre philosophale, et le médicament du grec ; et le *poison* est autant un breuvage qu'un poison ou un philtre magique ; le *lovendrants* (-dric, -drinc) est un philtre d'amour ; la pratique peu élégante des philtres s'estompa au XVIII<sup>e</sup> siècle, en faveur de formules magiques, plus respectueuses de la femme que l'on voulait séduire. Au XII<sup>e</sup> siècle *l'art d'anemy* signifie l'art du diable ou magie noire, et au XIII<sup>e</sup> siècle, *l'art* peu représenter l'art de la magie. Classiquement, pour les philosophes alexandrins, la magie malfaisante, due aux mauvais démons, s'appelait goétie, et la magie bienfaisante, due aux bons génies, se nommait théurgie, distinction qui au XVI<sup>e</sup> siècle a donné la magie noire (qui a recours à l'aide supposée des esprits infernaux), et la magie blanche (qui est bénéfique) ; notons cependant que pour des historiens modernes de la magie comme Eliphas Levi, il n'existe qu'une seule magie, la magie blanche, une science qui par des rites initiatiques favorise l'aspiration humaine à la connaissance, et produit des effets merveilleux par l'utilisation de moyens naturels. Quant au fakir (ascète musulman ou hindou), il a amené le prestidigitateur et ses tours de magie ; il existe également une tradition magique juive et dans la Bible, Saül (premier roi de Hébreux) traqué par les Philistins consulta la magicienne d'En-Dor ; Moïse pour sa part lutta contre les magiciens de Pharaon.

## Les animaux

Le chant du cygne est le dernier chef-d'œuvre d'un poète, d'un musicien, etc., avant sa mort, par allusion à la légende du chant particulièrement mélodieux du cygne mourant (*le Chevalier au cygne* est un poème du début du XIV<sup>e</sup> siècle) ; en effet, les animaux participaient beaucoup à la constitution de l'imaginaire humain, lorsque dans la mythologie les divinités prenaient un aspect animal pour approcher les êtres humains, ou bien que ces derniers étaient transformés, sous la coup d'une punition divine ou pour échapper à leur courroux. Au Moyen Age, Mélusine (altération de Merlusine, "Mère Lusigne"), personnage des légendes médiévales, fille d'une fée, épouse du comte Raymondin, est présentée comme protectrice de la maison de Lusignan ; chaque samedi, ses jambes se transformaient en queue de serpent. Dans le Jura, une autre femme-serpent s'appelait la Vouivre, qui portait au front une escarboucle lumineuse.

La plus vieille liaison (ou différenciation) de l'homme et de l'animal est celle de l'Arche de Noé au moment du déluge, qui fut d'ailleurs précédée du même thème avec l'épopée babylonienne de Gilgamesh, environ 2 000 ans avant J.-C. (ce thème du déluge est extrêmement répandu dans les légendes des peuples anciens : Grecs, Celtes, Chinois, Amérindiens, aborigènes d'Australie, Tahitiens). Puis, au Moyen Age ont été repris les monstres antiques lors de gestes héroïques, ce qui fut prolongé par le fantastique et ensuite la science-fiction.

Le Bestiaire était dans l'antiquité romaine le gladiateur (belluaire) qui combattait dans le cirque contre les bêtes féroces ; c'était au Moyen Age un traité didactique qui décrivait des animaux réels ou légendaires, en comparant leurs qualités à celles des êtres humains ; dans les Beaux-Arts, le thème fantastique du Bestiaire et des monstres apparaît aussi chez des peintres comme Deutsch ou Bosch, ou plus tard, dans l'orphisme, une tendance picturale élaborée par Robert Delaunay (et nommée ainsi par Apollinaire).

A l'époque médiévale, le *froit*, *froi* ou *bot* du XII<sup>e</sup> siècle était le crapaud, accessoire animal usuel de la sorcellerie ; l'on disait aussi *crapot*, et au XIII<sup>e</sup> siècle un *crapaudet* était un petit crapaud ; la *crapaudine* est une sorte de pierre que l'on trouvait dans la tête des crapauds ; la crapaudine changeait de couleur et se mettait à suer lorsqu'on la rapprochait d'un gobelet contenant du poison ; la *bele* est la belette (la *mostoile*, une petite belette), et la *belue* la bête féroce, l'animal sauvage ou le monstre ; le *garol*, *garolf*, *garwalf*, *gare lou* (XII<sup>e</sup> siècle) *leu-garoul*, *barbeu* (XIII<sup>e</sup> siècle) un loup-garou. Le *cocatrix*, *cocadrile*, *cocodrille* ou *cocatrigenois* est un crocodile, voire une bête fabuleuse en général. Le *parande* (1260) est aussi un animal fabuleux, originaire d'Ethiopie.

Les autres animaux qui apparaissent dans le mythe de la sorcellerie sont le coq, le serpent, la taupe, le bouc (le *pré du bouc* est le lieu de réunion du sabbat), le porc, l'âne, le chien, le griffon, le singe, le chat et la chouette. L'écrivain gascon Joseph de Pesquidoux cite un exemple de métempsychose : la nuit tombant, un botteleur décida de rester dormir dans la tour d'un vieux château, bien que son hôte l'avertît que la chambre était hantée ; or, la nuit, il fut réveillé par des bruits d'ailes et "une énorme forme déployée qui sillonnait la pièce d'un vol mou" ; il prit son fusil, tira sur l'apparition puis alluma sa bougie ; mais il ne trouva que des plumes d'effraie. Le lendemain matin, il rassura celui qui l'avait hébergé en lui montrant les plumes, le prétendu fantôme n'était qu'un hibou ; mais passa alors un voisin,, qui les interrompit pour leur apprendre la mort du "Péché noir", une femme jeune

encore, énigmatique et malfamée, sorcière avérée et la terreur du pays" ; elle avait été trouvée "gisante, étalée sur son seuil, la poitrine trouée par une balle"<sup>4</sup>...

### Légendes et contes

La légende est un récit ou une tradition populaire qui a généralement pour sujet soit des événements ou des êtres imaginaires, mais donnés comme historiques, soit des faits réels mais déformés, embellis et parfois mêlés de merveilleux ; quelques célèbres légendes françaises, dans leurs différents aspects, sont *La légende des quatre fils Aymon* (personnages légendaires de la chanson de geste Renaud de Montauban au XIIIe siècle : ils guerroyent, montés sur le cheval Bayard, contre Charlemagne), *la légende du Masque de fer* (L'homme au Masque de fer est un mystérieux prisonnier d'Etat, maintenu au secret absolu, et emprisonné de 1679 jusqu'à sa mort en 1703 ; il était contraint de porter un masque de velours noir et de métal qui dissimulait son visage), ou *la légende napoléonienne*.

L'Espagne est également riche en légendes ; c'est par exemple *Les Amants de Teruel*, une légende espagnole du XIIIe siècle : un jeune homme pauvre part de Teruel pour s'enrichir et épouser la riche aimée ; il revient le jour de ses noces ; l'un puis l'autre meurent de désespoir. Parmi les nombreuses adaptations, la plus célèbre est de Tirso de Molina (1635). Bernardo de Balbuena, prélat et poète espagnol né à Valdepeñas en 1568, est l'auteur de *Bernard ou la Victoire de Roncevaux*, poème épique en 40 000 vers fondé sur la légende d'un héros espagnol, Bernardo del Carpio. Don Juan, autre personnage légendaire d'origine espagnole, est le type du séducteur libertin, audacieux et cynique, que le Ciel punit. En littérature, il fut traité dans la culture occidentale par un très grand nombre d'œuvres, qui sont autant de variations sur un thème unique, et Don Juan a pris le caractère d'un mythe : ce séducteur tue le commandeur Ulloa dont il a enlevé la fille doña Ana, puis, par défi, il invite à dîner la statue du défunt, qui l'entraîne en enfer. La première pièce qui narra cette histoire est la comédie attribuée à Tirso de Molina (1625) ; puis les acteurs de la comedia dell'arte adaptèrent l'œuvre de Tirso, et Molière s'en inspira dans *Don Juan ou le Festin de pierre* (1665) ; le séducteur y apparaît comme un "esprit fort", un libre penseur insolent ("Ce que je crois ? je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle..."). Le romantisme transforma profondément la figure de Don Juan ; au libertin avide de plaisirs, les allemands Christian Dietrich Grabbe (1829) et Nicolas Lenau (1844) substituent un chercheur tourmenté d'absolu ; le même glissement du mythe se retrouve en France chez Alexandre Dumas père (1837) et Mérimée (1834). Don Juan a inspiré bien d'autres écrivains, dont l'Espagnol José Zorrilla y Moral, qui fit naître l'amour dans le cœur du libertin (1844). En musique, Mozart donna au personnage un relief et une force exceptionnels dans son génial *Don Giovanni* (1787) ; Richard Strauss, quant à lui, s'inspira de Nicolas Lenau (1889).

Comme légendes dans d'autres pays européens, on peut citer Guillaume Tell, héros légendaire de l'indépendance suisse (XIVe siècle) ; cette légende (probablement d'origine scandinave) veut que les autorités habsbourgeoises l'aient contraint, parce qu'il n'avait pas salué le chapeau du bailli Gessler, à percer d'une flèche une pomme posée sur la tête de son fils, ce qu'il parvint à faire. Par la suite, il tua Gessler. Les premiers textes littéraires datent

<sup>4</sup> Joseph de Pesquidoux, *Chez nous, en Gascogne*, pp. 109-111. Jean Palou cite un autre exemple célèbre de métempsycose (qu'il qualifie avec juste raison de naïveté populaire), celui d'un seigneur auvergnat attaqué par un loup dont il coupa une patte ; et bien entendu, de retour chez lui, il trouva son épouse "le bras pansé de linges sanglants" !

de la fin du XVe siècle, et le premier drame, en vers, est dû à l'Allemand Jakob Ruof, au milieu du XVIe siècle. Puisant ses sources dans la vaste *Chronique helvétique* (1574) du Suisse germanophone Gilg Tschudi, Schiller écrivit une tragédie généreuse, *Guillaume Tell* (1804). En musique, cette tragédie inspira à Rossini un opéra (1829), sa dernière œuvre lyrique, dont l'ouverture est demeurée célèbre.

L'écrivain danois Hans Christian Andersen écrivit des Contes inspirés de légendes populaires, qui le rendirent célèbre dans le monde entier (*La Petite Sirène* est un conte de 1835 : une jolie sirène a rejoint sur terre le jeune prince dont elle est éprise et compte acquérir, comme les hommes, une âme immortelle. Lui prenant sa voix merveilleuse, une sorcière lui donne des jambes. Le prince en épouse une autre ; la petite sirène se dissout en écume ; puis s'étant métamorphosée en fille de l'air, elle acquiert une âme immortelle). Jacob Grimm est un philologue et écrivain allemand, qui avec son frère Wilhelm, étudia les vieilles légendes allemandes et publia un recueil de *Contes d'enfants et du foyer* (1812). *Cendrillon*, conte populaire qui inspira Perrault (1697) puis les frères Grimm (1812), est un mythe universel que l'on trouve dans de nombreux fonds culturels, et dont la plus ancienne version connue est chinoise : persécutée par sa marâtre, Cendrillon (aux souliers poussiéreux) est métamorphosée en une princesse par une fée (un oiseau chez Grimm) et rencontre au bal le prince Azur, qui l'épousera. Chez Perrault, sa pantoufle de verre (et non de vair) permet à Azur de la retrouver. Parmi les adaptations musicales, la plus réussie est le mélodrame de Rossini (1817) sur un livret de Jacopo Ferretti ; au cinéma, un dessin animé produit par Walt Disney (1950).

*Les Contes de ma mère l'Oye*, publiés en 1697 par Charles Perrault sous le nom de son fils, Pierre Perrault d'Armançour, comprennent *la Belle au bois dormant*, *le Petit Chaperon rouge*, *la Barbe-bleue*, *le Chat botté*, *les Fées*, *Cendrillon ou la Petite Pantoufle de verre*, *Riquet à la Houpe*, *le Petit Poucet*, et trois contes en vers dont *Peau d'Ane* (avec la fée les Lilas ; ce dernier donna lieu en 1970 à un film de Jacques Demy, avec Catherine Deneuve). Ces contes inspirèrent Maurice Ravel.

Une légende slave, *les Willis*, a inspiré son thème fantastique (l'amour est plus fort que la mort) à un ballet romantique d'Adam, *Giselle ou les Willis* (1841). *La Petite Fadette* est un roman champêtre de George Sand (1849), où la sauvageonne au grand cœur, Fadette, est la fille d'une pauvre sorcière de la campagne berrichonne. *Les Filles du feu*, ouvrage de Gérard de Nerval (1854), comprend cinq nouvelles et une comédie intitulée *Corilla*, ainsi qu'une étude sur les chansons et légendes du Valois ; dans la nouvelle nommée *Sylvie*, Nerval se livre à une quête mystique : il cherche dans trois figures féminines l'image salvatrice de la Femme idéale qui le hante. Toujours au XIXe siècle, Jacinto Grau Delgado s'inspira des légendes et de la tradition littéraire de l'Espagne ; et *Peer Gynt* est un drame poétique et philosophique du dramaturge norvégien Henrik Ibsen (1867) : le héros, Peer Gynt, a séjourné au Maroc, en Egypte, etc., et au royaume mythique du roi Dovre, peuplé de lutins et de sorcières. Le lutin est le troll dans les pays scandinaves, il côtoie l'elfe, génie qui symbolise les forces de la nature, ainsi que le sylphe, génie de l'air dans la mythologie gauloise et germanique ; pour les légendes bretonnes, le korrigan est un génie malfaisant. Dans *Aladin ou la Lampe merveilleuse* (l'un des contes des Mille et Une Nuits, datant des Xe-XIIe siècles environ, et racontés par la belle Schéhérazade), Aladin - un jeune Chinois malicieux, considéré en Europe comme un Arabe - parvient, après toutes sortes de tribulations, notamment en Egypte, à triompher d'un magicien qui lui disputait une lampe aux pouvoirs extraordinaires.

Ensuite, les légendes se "régionalisèrent" et l'on trouve aujourd'hui toute une série d'ouvrages, la plupart du temps pour les enfants, avec un fonds culturel similaire de fées, sorcières et sorciers, princesses, etc., liée à un environnement géographique réduit, comme les contes de Jean-François Bladé dans le Gers, les études d'Henri Polge sur les légendes et traditions gasconnes, ou l'ouvrage récent de Jean-Claude Ulian sur "Sabbats et sorcières de Gascogne", illustré par Jean-Claude Pertuzé. Signalons cependant au XXe siècle *le Magicien d'Oz*, roman de l'Américain Frank Baum : une jeune fille rêve qu'au pays d'Oz, avec l'épouvantail, l'homme en fer-blanc et le lion peureux, elle part en quête d'un célèbre magicien ; rappelons également la célébration anglo-saxonne d'Halloween, une fête enfantine avec des citrouilles décorées (des yeux, un nez et une bouche découpés dans la citrouille, et une bougie à l'intérieur, pour effaroucher les fées, les lutins et les sorcières) ou des masques de sorcières ; ce carnaval d'origine celte, pendant lequel les enfants vont de maison en maison pour demander des friandises, a été institutionnalisé en Amérique par les immigrants irlandais, et fait actuellement son apparition en Europe.

### Le Fantastique

Le fantastique qualifie un genre littéraire et artistique qui privilégie l'étonnant, l'incroyable, l'irréel : fantômes et fantasmes naissent de la vie ordinaire pour la transformer et la signifier. La littérature fantastique se caractérise par l'irruption d'un objet insolite dans le champ du réel, d'abord perturbé puis transformé. En France, aux légendes que le Moyen Age exaltait à l'aide du merveilleux et aux contes du XVIIe siècle (Perrault) succédèrent les livres "noirs" du siècle des Lumières, notamment le *Diable amoureux* de Cazotte (1772). L'épanouissement du genre est contemporain du romantisme : en Angleterre et en Irlande, avec le roman noir, et en Allemagne. Bientôt, toute la littérature européenne et américaine fut gagnée par le fantastique ; par exemple, *Histoires extraordinaires* (*Tales of the Grotesque and Arabesque*) sont des récits d'Edgar Poe (1840-1845) rendus célèbres par les traductions françaises de Charles Baudelaire ; plusieurs de ces contes, jeux d'érudition littéraire cachée, font génialement appel au fantastique (*Ligeia*, *Morella*, *le Chat noir*). Au XXe siècle, le fantastique revêt souvent la forme de la science-fiction ; en outre, il inspire largement l'art cinématographique.

Un personnage plus universel apparaît au XXe siècle avec Tarzan, réaction naturelle à la société industrielle et qui est le héros du roman de Edgar Rice Burroughs, *Tarzan, seigneur de la jungle* (1914) : après un naufrage où ses parents trouvent la mort, un enfant blanc est élevé par des chimpanzés et devient le compagnon des bêtes de la jungle africaine (singes et éléphants, notamment). De 1929 à 1937, Harold Foster fit de Tarzan le héros d'une bande dessinée, que continuèrent Burne Hogarth, Bob Lubbers et d'autres. Au cinéma, de nombreux films muets mirent Tarzan en scène, de 1918 à 1927 ; puis plusieurs films se succédèrent jusqu'à nos jours (en 1984, avec Christophe Lambert). Ce personnage de Tarzan fait partie des principaux héros de la mythologie moderne étudiés par Umberto Eco, qui a orienté ses recherches sur la signification de l'œuvre d'art et ses rapports avec les moyens de communication de masse.

La période contemporaine transforma les croyances en superstitions, et l'imaginaire a été normalisé par l'industrie de l'image ; la sorcellerie était liée à l'église catholique au XIXe siècle (alors que celle-ci avait auparavant tellement lutté contre elle), et un dicton béarnais du siècle dernier affirmait que les sorciers et les loups-garous permettaient aux prêtres de manger de gras chapons... Puis la sorcellerie s'est effacée devant le rationalisme laïc : un manuel d'école primaire d'Ernest Lavisse, en 1895, affirmait aux élèves : "Ne croyez pas aux sorcières"<sup>5</sup> ! Quant à la magie féérique, si elle conserve des attraits et des pratiques marginalisés, elle a connu le même recul face à la technicité moderne ; et il subsiste fort peu de choses des traditions surnaturelles de la société rurale du siècle dernier, ce qui est évidemment un signe du progrès des mentalités. Quant au rêve, si nécessaire à l'être humain, il cherche d'autres pistes ; peut-être que ces notes sur l'irrationnel dans l'histoire en proposeront quelques-unes, amusantes et bénignes !

\*  
\* \*

### REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

- Paul Ariès, *Le retour du Diable*, Editions Golias.
- Roger Barthe, *Lexique français-occitan* (5e édition), Toulouse, Collège d'Occitanie à Toulouse et Espace Sud à Montpellier, Imprimerie du Sud, 1993.
- Guy Bechtel, *La Sorcière et l'Occident*, Paris, Ed. Plon, 1997.
- Bulletin de la Société Archéologique du Gers, 13 place Saluste du Bartas 32000 Auch.
- Armand Danet, traduction du *Malleus Maleficarum* (le marteau des sorcières, 1486), Grenoble, Ed. Jérôme Millon, 1990.
- Umberto Eco, *De Superman au surhomme*, Paris, Ed. Grasset & Fasquelle, 1993.
- Evans-Pritchard, *Sorcellerie, Oracles et Magie chez les Azandés*, 1937.
- Vladimir Fedorovski, *Le département du Diable*, Paris, Ed. Plon, 1996.
- Maurice Garçon et J. Vinchon, *Le Diable*, Paris, N.R.F., 1926.
- Carlo Ginzburg, *Le sabbat des sorcières*, Paris, Bibliothèque des Histoires, NRF, Editions Gallimard, 1992.
- Isaure Gratacos, *Fées et gestes*, Toulouse, Ed. Privat, 1987.
- A.-J. Greimas, *Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIVe siècle*, Paris, Librairie Larousse, 1980.
- Dictionnaire Hachette Multimédia sur CD-Rom MACF019-0002A.
- Robert Mandrou, *Possession et sorcellerie en France au XVIIe siècle*, 1979.
- Arthur Miller, *Les Sorcières de Salem*, 1953 (sur le maccarthysme - "chasse aux sorcières" - aux Etats-Unis).
- Marianne Monestier, *Les sociétés secrètes féminines*, Les Productions de Paris, 1963.
- Margaret Murray, *Le dieu des sorcières*, Denoël, 1957.
- Elaine Pagels, *L'origine de Satan*, Bayard Editions.
- Jean Palou, *La sorcellerie*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection Que sais-je, 1975.
- Jean-Yves Pouilloux, *Rabelais - Rire est le propre de l'homme*, Paris, Ed. découvertes Gallimard Littérature, 1993.
- Revue Pays Cathares, Hors-série N° 1, hiver 1997, "Etrange pays cathare".

<sup>5</sup> Eugen Weber, *La fin des terroirs*, Paris, Fayard, Ed. Recherches, 1983, p. 45.

- 
- Charles-Henri Pradelles de Latour, *Ethnopsychanalyse en pays bamiléké*, 1991.
  - Jean-Michel Sallmann, *Les sorcières fiancées de Satan*, Paris, Ed. découvertes Gallimard Histoire, 1989.
  - Claude Seignolle, *Les évangiles du diable*, Collection Bouquins, Ed. Robert Laffont (avec une réédition des *Petit-Albert* et *Grand-Albert*).
  - Jean-Claude Souléry, *Haute-Garonne et Toulouse d'hier et d'aujourd'hui*, Drémil-Lafage, Ed. Daniel Briand, 1989.
  - Muriel Spark (récits).
  - Jean-Claude Ulian, *Sabbats et sorcières de Gascogne*, illustré par Jean-Claude Pertuzé, Editions Loubatières.
  - Michel de la Torre, *Ariège : le guide complet de ses 332 communes*, Paris, Editions Deslogis-Lacoste, 1990.
  - Michel de la Torre, *Aveyron : le guide complet de ses 304 communes*, Paris, Editions Deslogis-Lacoste, 1990.
  - Michel de la Torre, *Haute-Garonne : l'art et la nature de ses 588 communes*, Paris, Nathan, 1985.
  - Michel de la Torre, *Gers : l'art et la nature de ses 462 communes*, Paris, Editions Nathan, 1985.
  - Michel de la Torre, *Hautes-Pyrénées : l'art et la nature de ses 475 communes*, Paris, Editions Nathan, 1985.
  - Michel de la Torre, *Lot : le guide complet de ses 340 communes*, Paris, Editions Deslogis-Lacoste, 1990.
  - Michel de la Torre, *Tarn : le guide complet de ses 324 communes*, Paris, Editions Deslogis-Lacoste, 1990.
  - Michel de la Torre, *Tarn-et-Garonne : le guide complet de ses 195 communes*, Paris, Editions Deslogis-Lacoste, 1990.
  - Philippe Wolff, *Histoire de Toulouse*, Toulouse, Ed. Privat, 1961.

